LE MENTOR UNIVERSEL.

AVIS.

Cet Ouvrage, qu'on pourra regarder comme une Encyclopédie d'Education, a commencé le premier Juin 1784; les huit premiers volumes ou numéros consacrés à la Partie physique de l'Education de l'Enfance ont fini à la fin de Décembre, même année.

Ils se vendent ensemble, séparément de la suite, 8 liv. 16 s. pour Paris, & 10 liv. 16 s. pour la Province, brochés, port franc.

La Partie physique de l'Education, c'est-à-dire, celle qui concerne l'esprit & le cœur, a commencé le premier janvier 1785.

La souscription pour 12 volumes distribués en 24 cahiers, dont un le premier & le 15 de chaque mois, ou les deux ensemble, à la fin de chaque mois, selon que l'étendue des matières le permettra, pour éviter les coupures & suspensions désagréables, est toujours de 13 liv. 4 s. pour Paris, & de 16 liv. 4 s. pour la Province, port franc par la poste.

Il faut avoir soin d'affranchir les lettres & le port de l'argent, ainsi que tous les avis, demandes & envois de pièces relatives au MENTOR UNIVERSEL, adressés à l'Auteur, rue Guénégaud, n° 20.

MM. les Libraires sont priés de s'adresser avec confiance au bureau; ils auront lieu d'être contens du traitement qui leur sera fait.

LE MENTOR UNIVERSEL;

Par M. l'Abbé Roy, Censeur royal, &c.

Lex mea, Lux.

Nº I. 1785.



A PARIS,

Chez { l'Auteur, au Bureau du Mentor universel, rue Guénégaud, Nº 20.
Théophile Barrois, le jeune, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



ÉPITRE

AUX

MERES DE FAMILLE.

ETRES ſenſibles, dans l'ame deſquels la Nature a ſpécialement établi ſon empire, pardon, ſi j'ai paru conſacrer mon ouvrage aux pères de familles plutôt qu'à vous. J'étois loin de penſer qu'ils fuſſent les premiers artiſans de l'Education. Mais je me ſuis dit : Il eſt moins de mauvaiſes mères que de mauvais pères. Ceux-ci plus étran-

Ouvrages du même Auteur.

L'AMI DES VIEILLARDS PRÉSENTÉ AU ROI, 2 volumes, superbe impression de Didot jeune; formant la première partie de la collection des MORALISTES MODERNES, pareils & faisant suite aux MORALISTES ANCIENS, imprimés chez Didot l'aîné, papier vélin d'Annonay, 7 liv., le papier ordinaire se trouvant épuisé.

On souscrit aussi au Bureau du MENTOR UNIVERSEL pour l'Histoire des CARDINAUX FRANÇOIS, jusqu'à nos jours, ornée de Portraits, dédiée au ROI, par le même, à raison de 18 liv. d'avance pour l'in-8°. papier ordinaire, & de 36 liv. pour l'in-4°. broché, même papier.

Les volumes seront payés à mesure qu'ils paroîtront au prix de 6 liv. pour l'in-8°., & de 12 liv. pour l'in-4°. Les trois derniers, *gratis.*

On payera en souscrivant pour les exemplaires, papier vélin, tirés à petit nombre, pour l'in-8°, 36 liv.; pour l'in-4°, 72 liv. Chaque volume sera payé à mesure, 12 liv. pour l'in-8°, & 24 l. pour l'in-4°. Les trois derniers, *gratis.*

Le premier volume paroîtra au commencement de Février.

Je n'aurois pas du parler des mauvaiſes mères, parce que je ne devois pas ſuppoſer qu'il pût s'en trouver. Pardon encore une fois, je l'ai moins cru que je ne l'ai craint. Une mère eſt ſi néceſſaire! ſa tendreſſe eſt un baume ſi ſalutaire!

Je vous vois déjà répandre des larmes: vous tremblez que votre enfant ne paſſe en d'autres mains. Il a quitté votre ſein; ſa ſanté eſt à-peu-près aſſurée; vous le croyez près de vous échapper; vous lui tendez les bras de la tendreſſe, vous le ſuivez des yeux; ah! conſolez-vous; il a beſoin de votre ame, le pauvre enfant! que de-

viendroit la sienne sans celle de sa mère ? Eh ! que seroit même l'âme des hommes sans celle des femmes, qui les sauve du danger de devenir sauvages, & atrabilaires, féroces peut-être, incapables de supporter l'adversité, étrangers aux sentimens les plus chers & les plus précieux à la société. C'est de vous que l'enfant recevra ses premières leçons ; c'est par vous que son cœur commencera de bonne-heure à se former pour la vertu ; c'est vous qui développerez peu-à-peu ses facultés intellectuelles, qui l'aiderez doucement à s'en servir. Vous parlerez plus utilement à son esprit, parce

que vous en saisirez mieux la portée; il vous en croira sur votre parole plus que les autres; il sent au-dedans de lui-même ce penchant délicieux, ce mouvement invincible qui le porte à tout aimer en vous. Ce sont les mères, a dit le divin Platon, qui peuvent les premières se faire entendre de leurs enfans. Mais, comme ils doivent profiter davantage à leur école, si elles sont vertueuses, si elles sont imbues des bons principes, & si elles sont pénétrées d'amour pour le vrai; de même, ils tourneroient plus aisément au mal, si elles étoient vicieuses ou esclaves des préjugés & de l'erreur.

O! vous, à qui j'adresse cette Epitre, bonnes mères, qui ne connoissez de bonheur que celui de vos enfans, de gloire que celle de les bien élever, & de les voir mériter les suffrages des gens de bien; vous qui passez votre vie à goûter les douceurs de la vertu, dans la paix de votre ménage: vous qui, dédaignant le faste de l'opulence & de la fausse grandeur, n'avez d'autre desir que de laisser à vos enfans le riche fonds d'une éducation soignée, vous ferez tout, sans doute, pour qu'ils soient vertueux, vous ne leur mettrez sous les yeux que les bons exemples des vertus: vous les accoutumerez

insensiblement

insensiblement à l'étude, au travail ; vous connoissez les suites funestes de ce vice indigne de l'homme, si contraire aux loix de la société, je parle de l'oisiveté. Une molle indulgence n'apportera point d'obstacle à leur progrès ; vous saurez tout sacrifier à l'utile précepte de la raison, & à l'intérêt de ce que vous avez de plus cher.

Quel cas devriez-vous faire des roses de l'amour, si le spectacle affligeant d'une famille mal-élevée devoit un jour les changer en ronces ? Livrez-vous tout entières à l'éducation de vos enfans, vous

réunirez le bonheur d'avoir cueilli les fleurs, & de jouir des fruits; elles feront immortelles, & ces fruits en produiront d'autres qui, en faiſant l'éloge de vos ſoins, vous aſſureront des droits impreſcriptibles à la reconnoiſſance publique.



INTRODUCTION

A

L'ÉDUCATION MORALE

DE L'ENFANCE.

J'ai cru devoir ne divifer le Cours d'Éducation adopté dans cet Ouvrage, qu'en deux Parties. La première, phyfique, c'eft-à-dire, celle qui concerne le foin du corps, ou la fanté. Elle feroit fufceptible, fans doute, d'une étendue plus grande que je ne lui en ai donnée; mais il faut des bornes à tout; & j'aime à me perfuader

que l'enfant, confié à des mains ſages, en grandiſſant, ſera conduit ſuivant les principes généraux de l'économie ſalutaire. Quant aux parens qui ne ſe connoiſſent point aſſez ſages pour bien conduire leur enfant, & dont l'ineptie ou l'indulgence gâteroit ſon tempérament; ou ils ſont riches, ou ils ne le ſont pas. Dans le premier cas, qu'ils aient au moins l'attention de ne s'adreſſer qu'à des gens plus éclairés qu'eux; dans le ſecond, malheur à eux, s'ils n'ont pas le courage de prendre des conſeils, & de profiter de l'expérience! Mais ce malheur, grâces au bon ordre qui règne ici-bas (quoiqu'en

disent certains détracteurs, que l'orgueil porte à tout décrier pour s'arroger la gloire de tout arranger à leur gré) le pauvre sait encore mieux se conduire que le riche dans l'Education Physique des enfans ; &, quand il ne le sauroit pas, la pauvreté le force de suivre un régime salutaire. Aussi voyons-nous les enfans du pauvre, sains & robustes, défier victorieusement dans les exercices du corps, la meilleure constitution des enfans du riche. La courte durée de la vie de ceux-ci est aussi effrayante que le grand âge auquel les autres parviennent est consolant.

La Morale, ou seconde par-

tié de mon entreprise, sera traitée plus au long. Outre qu'elle importe plus au bonheur de l'homme, elle embrasse un nombre d'objets si prodigieux, que la vie humaine ne peut même suffire pour en acquérir la connoissance entière.

En la comparant à un grand arbre dont les rameaux sont au-dessus de la portée de l'homme, je parlerois encore d'une manière insuffisante.

Je ne ferai point comme le jardinier, qui taille successivement chacune des branches. Je réunirai le plus d'objets d'instruction que les circonstances me le permettront.

Par la Morale, je n'entends point seulement la science des mœurs, mais tout l'ensemble d'instruction & de progrès dont l'ame est susceptible.

Irois-je ne parler d'abord qu'à l'esprit? que feroit alors le cœur? Aucune faculté de l'ame ne doit rester oisive. Elles sont les unes aux autres mutuellement nécessaires à elles-mêmes; & c'est en les occupant toutes à la fois que l'homme se forme plus promptement. Ce sont les divisions infinies des Traités d'Education qui rebutent. Il n'est point de période dans la vie, où l'homme puisse n'avoir que de l'esprit; dans le

commerce de ſes ſemblables, il a même beſoin de ſon cœur. Eh! comment rempliroit-il à la fois ſes devoirs envers Dieu, envers les autres, envers lui-même? Si l'eſprit & le cœur peuvent ſe corrompre, il faut donc les former enſemble & de bonneheure.

Quant aux différens objets de ſcience, je ſais qu'il faut les claſſer; mais il n'eſt pas impoſſible, à certains égards, de les raprocher & de prendre quelquefois occaſion, en parlant de l'un, de dire un mot de l'autre, afin de diſpoſer d'avance le ſujet à ſaiſir plus aiſément les choſes variées.

A meſure que les facultés phyſiques s'accroiſſent, le germe de l'eſprit ſe développe, les inclinations du cœur ſe découvrent; alors naiſſent la trempe plus ou moins avantageuſe de l'eſprit, & les habitudes plus ou moins dangereuſes du cœur. Le Mentor doit tout obſerver, & faire en ſorte que les progrès de ſon élève ſoient auſſi prompts dans un genre que dans l'autre. L'homme ne ſe forme point par parties; mais toutes ſes parties, enſemble, ſe forment inſenſiblement.

Je ſuivrai la gradation de l'intelligence; ou plutôt, en condui-

ſant pas-à-pas mon élève, j'obſerverai la marche du moral & du phyſique ; & je m'appliquerai à ne lui préſenter les objets que d'une manière qui lui ſera propre, & qui pourra l'exercer utilement. Par là, je rendrai les objets qu'on croiroit le plus ſupérieurs à ſon intelligence, comme étant de ſon reſſort. Je l'amènerai aux réflexions que ſon âge lui permettra de faire. Bien différent de ces prétendus Inſtituteurs qui, pour éclairer leurs élèves, ne leur préſentent que des enfantillages, des minuties qui ne peuvent les intéreſſer qu'un inſtant; je ne ſoumettrai à leurs méditations que des

choſes de raiſonnement, d'analogie, de comparaiſon, d'induction; tous mes ſujets d'inſtruction, tous mes exemples ſeront puiſés dans les grands livres de la raiſon & de la nature, dans l'Hiſtoire, ſoit ancienne, ſoit moderne; dans le commerce des hommes entr'eux; tantôt je m'éléverai juſqu'aux grandes claſſes de la ſociété, tantôt je deſcendrai juſqu'aux plus petites. S'il m'arrive d'avoir recours à des fictions, à des contes, à des hiſtoriettes, ce ne ſera qu'autant qu'elles pourront concourir plus ſûrement à mon but par la voie du plaiſir.

Deux écueils principaux ont fait

échouer plus d'un Instituteur, d'ailleurs très-estimables; les uns ont traité les enfans trop en enfans, les autres trop peu en enfans. Ceux-ci les supposoient trop intelligens, ceux-là s'imaginoient les servir utilement, en ne les occupant que de puérilités qui, au lieu de développer leurs facultés intellectuelles, les ont entretenues dans un état de langueur préjudiciable. Les uns & les autres ont manqué leur but. Que deviendroit la meilleure terre sans une culture raisonnable? Il seroit aussi fâcheux de la laisser en friche que de l'épuiser, ou de ne pas la cultiver suffisamment.

Ce ne seroit peut-être pas un paradoxe

paradoxe que de ſoutenir les enfans ſuſceptibles de connoiſſances difficiles juſqu'à un certain point. Tout dépend de la manière de ſaiſir celle qu'ils ont de voir & de comprendre les objets.

On a ſondé, dit un Auteur, l'étendue & les forces de l'eſprit des enfans ; & l'on s'eſt apperçu qu'ils étoient capables d'autres choſes que de jouer. Socrate n'a-t il pas enſeigné à ſes diſciples que les enfans qui ſavent parler, & qui commencent à faire paroître du diſcernement, ne ſont point trop jeunes pour les ſciences.

Comme les terres, l'eſprit des enfans eſt quelque temps ſans

produire des fruits, mais l'ame n'eſt pas toujours oiſive comme le corps. On pourroit appeler le temps de l'enfance celui de l'obſervation : en effet les enfans ne perdent rien de tout ce qu'ils voyent, de tout ce qu'ils entendent ; rien ne leur échappe de tout ce qui ſe fait en leur préſence. Faut-il être ſurpris de leurs réparties, de leurs raiſonnemens, de leur conception, de leur mémoire ?

L'intelligence des enfans travaille peut-être plus dans l'enfance que la nôtre dans le reſte de notre vie. Comment imaginer la prodigieuſe facilité avec laquelle ils apprennent les langues & les uſages

de la vie, ſans ſuppoſer néceſſairement une étude ſérieuſe & ſuivie.

Cicéron, à peine ſorti de l'enfance, compoſa un Traité de l'Art de parler, *de ratione dicendi*, qu'il diviſa en deux livres, où il avoit tâché de réduire en méthode l'invention qui fait la principale partie de l'art oratoire. Cet ouvrage, à la vérité, n'eſt regardé que comme un fruit de ſa grande jeuneſſe ; mais on avouera qu'il valoit preſque ceux de la vieilleſſe d'Hortenſius. Pour enfanter un tel ouvrage, il falloit donc que l'auteur eût médité dès ſa plus tendre enfance ; & l'on croit que non-ſeulement il médita pour ſa propre

instruction, mais pour celle des autres.

Octavius, depuis l'Empereur Auguste, fit, à douze ans, l'Oraison funébre de Julie, son aïeule maternelle. Tibère avoit fait celle de son père à neuf ans. Caligula portoit encore la robe des enfans, lorqu'il s'occupa du même objet à l'égard de l'Impératrice Livie sa bysaïeule (*a*).

(*a*) Contestera-t-on la vérité de ces assertions, en disant qu'autrefois on étoit, chez les Romains, dans l'usage de faire prononcer aux enfans des discours dans les cérémonies publiques, &, sur-tout, des harangues aux funérailles de leurs proches, & que ces actes merveilleux étoient plu-

Plîne le jeune, n'avoit-il pas

---

tôt un effet de mémoire que d'érudition extraordinaire? Je répondrai que perſonne n'a conteſté à Cicéron le mérite d'avoir compoſé lui-même le Traité cité, de l'Art de parler, non plus que l'oraiſon pour Sextus Roſcius, qu'il fit en ſa grande jeuneſſe; que le docte Tiraqueau, *Tiraquell. de jure primi. gen.* p. 457, l'a dit ſans reſtriction, ſur la foi de l'Hiſtorien Suétone, Vit. Aug. cap. 8. *Item.* Vit. Tib. cap. 6.

Au reſte, on conclura au moins que les Romains prenoient un ſoin extraordinaire des études de leurs enfans dès les premières années, & que tous ces ſoins ſuppoſent néceſſairement une capacité reconnue d'en profiter. Les Romains n'étoient aſſurément pas plus aveugles que nous dans la connoiſſance des intelligences, & leur manière d'élever les enfans n'a pas plus fait de ſots que la nôtre.

achevé ſa réthorique ſous Quintilien, & ſa philoſophie ſous Nicete; avant d'être ſorti de l'enfance? Quelles eſpérances donnoit le fils de Quintilien, dès l'âge le plus tendre! quel éloge ſon père ne rougit point d'en faire, en pouſſant ſur ſa perte les regrets de la tendreſſe & de l'admiration! Je jure, diſoit ce Juge ſi reſpectable en matière d'inſtruction & de diſpoſitions d'eſprit, je jure, par les mânes mêmes de mon fils, c'eſt-à-dire, par les divinités de ma douleur, que je n'ai encore rien vu de comparable à l'excellence de ſon eſprit, qui avoit, pour acquérir les ſciences, outre la force

& la beauté, une ſolidité que j'avois miſe à l'épreuve. Il étoit déjà capable d'étudier ſeul, & de ſuivre ſes propres lumières (*a*).

A peine Marc-Aurèle, au rapport de l'Hiſtorien de ſa vie, & des autres écrivains de l'hiſtoire romaine (*b*), fut-il ſorti des bras de ſa nourrice, qu'on le mit ſous la diſcipline des précepteurs, & que, dès-lors, il ſe livra à l'étude de la philoſophie avec tant de paſſion & de ſuccès qu'à l'âge de

(*a*) *Quintil. Lib. 6. Inſtitut. orat. in prom.*

(*a*) *Jul. Capitolin. Vit. Marc. c.* 2. Item. *Alii ſcript. Hiſt. rom.*

douze ans, il voulut en faire une profeſſion extérieure.

L'Empereur Gordien, l'aîné, encore petit enfant (*a*), compoſa le poëme hiſtorique de l'Antoniniade, diviſé en trente livres, dans leſquels il avoit compris la vie publique & privée des Empereurs, Antonin le pieux & Marc-Aurèle Antonin, avec la deſcription des guerres arrivées de leur temps.

Origène eut pour père un homme de Belles-Lettres, un philoſophe, un théologien, & plus que tout cela, un illuſtre martyr de J. C.

(*a*) *Adhuc puerulus*, dit Capitolin.

Eusèbe écrit que cet enfant, ſi fameux dans la ſuite, l'étoit déjà beaucoup par la manière avec laquelle il approfondiſſoit le ſens le plus caché & le plus ſpirituel des Livres ſaints; & que les queſtions du fils embarraſſoient ſouvent l'intelligence du père (*a*). Auſſi S. Jérôme, lors même qu'il ſe déclaroit ouvertement contre lui dans ſes écrits, ne put-il lui refuſer la juſtice de convenir que, dès ſa première enfance, il avoit été un grand homme (*b*).

(*a*) *Euſeb. Hiſtor. Lib. 6, chap. 2.*

(*b*) *Magnus ab infantiâ. Hierom. Epiſt. 65, ad Pammach. de errorib. Orig.*

Pour ne point citer des exemples trop anciens, rappelons celui d'un sçavant dont le rare mérite pouvoit défier les plus grands hommes de l'antiquité ; Jérôme Bignon (a) donna au public, dès l'âge de dix ans, une *chorographie* ou *Description de la Terre sainte* ; témoignage authentique des grandes connoissances qu'il avoit déjà de l'histoire, de la géographie & de l'écriture sainte ; &, trois ans après, deux traités, l'un des *Anti-*

(a) Jérôme Bignon, avocat-général du Parlement de Paris, conseiller d'état, & bibliothécaire du roi, né en 1590, mort en 1656.

quités romaines, & l'autre *du Droit & de la manière d'élire les Papes. On l'appeloit le Vieillard de douze ans ; le Docteur consommé dans l'enfance.*

Je voudrois pouvoir m'étendre davantage sur cette matière, j'apporterois le bel exemple des progrès de l'enfant, abbé de Louvois, particulièrement ceux du Duc du Maine, fils d'un Monarque qui fit taire toute la terre au seul bruit de son nom (*a*), enfant qui imposa lui-même silence à ses maîtres. La postérité n'oubliera jamais *les œuvres diverses d'un Auteur de*

(*a*) *Siluit terra in conspectu ejus.* Machab.

ſept ans, ou recueil des œuvres de M. le Duc du Maine, pendant l'année 1677, & dans le commencement de 1678. *Ses maximes*, *ſes billèts*, &c. J'apporterois encore des exemples tirés de l'hiſtoire des enfans de l'autre ſexe, que la Nature n'a pas moins favoriſés, qui ont cultivé avec les plus grands ſuccès, l'étude des langues, les Belles-Lettres, la Philoſophie, les arts libéraux, les mathématiques même, toutes abſtraites qu'elles ſont, & toutes étrangères qu'elles paroiſſent être à l'intelligence des enfans d'un ſexe regardé comme foible & frivole. Combien de jeunes-filles, philoſophes dès

l'âge,

l'âge le plus tendre, se formèrent à l'école des Pythagore, des Epicure, des Zénon, des Platon ! Combien qui étonnèrent la Grèce, qui le disputoient à Athènes aux plus habiles, Combien même dans Rome ! combien qui sortirent toutes formées de l'école d'Alexandrie, dans un âge où les autres savent à peine lire ! Combien d'Eustochie (*a*), se formèrent à celle de Saint Jérôme ! Je rappellerois les Athénaïs (*b*),

(*a*) Eustochie étoit fille de Sainte Paule, Dame Romaine.

(*a*) Athénaïs, Eudoxie ou Eudocie, étoit fille de Léonce, simple Philosophe. Son père croyant qu'avec tous les talens

les Hypathia (*a*), les Ama-

qu'elle avoit acquis par l'étude à laquelle il l'avoit lui-même formée de bonne heure, joints à toutes les grâces de son sexe, elle n'avoit pas besoin de fortune, la déshérita; elle se trouva sans ressource, abandonnée de ses frères après la mort de Léonce. Etant allée à Constantinople, porter ses plaintes à Pulchérie, sœur de l'Empereur Théodose II, elle prévint tellement en sa faveur, que la Princesse la fit épouser à son frère. La manière dont elle se vengea de l'ingratitude de ses frères, est un des plus beaux exemples de générosité & de tendresse fraternelle. Cette Impératrice est aussi illustre par ses malheurs que par la résignation sage avec laquelle elle sut les braver.

(*a*) Hipathia, Hipathie, étoit fille de Théon, Philosophe & Mathématicien célébre d'Alexandrie. Elle eut son père pour maître; elle le surpassa dans la connoissance des mathémathiques, de l'astonomie

lasonte (*a*).

& de la philosophie. Quoique payenne, elle fut jugée digne de remplacer le célébre Photin dans la chaire de professeur à l'école d'Alexandrie. Elle fit le désespoir de ses contemporains, autant par ses talens que par sa beauté & sa vertu héroïque; toujours tentée, mais toujours sage, elle résista constamment à l'amour violent & entreprenant d'un de ses disciples. Un Préfêt d'Egypte, avec lequel elle étoit liée étroitement, s'étant brouillé avec St Cyrille, & refusant de se réconcilier, elle fut accusée de l'en avoir détourné par ses conseils. Victime des soupçons & de la haine implacable d'une populace séditieuse, elle fut massacrée & brûlée, sous le dixième consulat d'Honorius, & le sixième de Théodose, pendant le carême de l'an 415. Elle avoit composé plusieurs ouvrages qui se sont perdus.

(*a*) Amalasonte étoit fille de Théo-

S'il eſt vrai que les deux ſexes nous fourniſſent des témoignages irrécuſables des progrès dont les enfans ſont ſuſceptibles, il s'enſuit donc que le même intérêt doit porter à les inſtruire de bonne

doric, Roi des Oſtrogots, & mere d'Athalaric. Dès ſon bas âge, pendant la vie de ſon pere, elle ſe rendit très-habile dans la connoiſſance de pluſieurs langues & de diverſes ſciences. Avec toutes les qualités d'un grand roi, elle méritoit de régner ſur un peuple moins barbare; elle fit fleurir le arts & les ſciences dans ſes états, avec l'olivier de la paix; appela les ſavans auprès d'elle, & fit tous ſes efforts pour détruire la barbarie de ſon peuple; elle traitoit avec les étrangers, ſans interprête. Après la mort de ſon fils, arrivée en 534, elle mit ſur le thône Théodat, ſon couſin, qui eut la barbarie de la faire étran-

heure. L'éducation physique doit être la même pour les uns & pour les autres. N'ont-ils pas aussi les mêmes droits à l'éducation morale? Eh! pourquoi seroit-elle différente? Ceux qui prétendent établir une distinction entre l'éducation des enfans mâles & des jeunes-filles se fondent sur la foiblesse des organes de celles-ci; mais leur organisation est-elle véritablement

gler dans un bain, sous prétexte d'adultère. On a prétendu que Théodat servit, par ce crime, la fureur de l'Impératrice Théodora, jalouse de l'attachement de Justinien pour Amalasonte. L'Empereur, informé de cette perfidie, déclara la guerre au meurtrier, & le fit châtier par Bélisaire, son général.

plus foible ? N'eſt-ce pas plutôt la manière délicate dont on les élève, qui l'affoiblit & la rend incapable du même travail moral ? Quel ſexe éprouve cependant plus de maladies laborieuſes, & y réſiſte mieux ? Et, en ſuppoſant que leur conſtitution ſoit plus délicate, leur délicateſſe, ſuivant Ariſtote, prouveroit la ſupériorité de leur eſprit.

La plus belle moitié du genre humain n'en ſeroit-elle qu'une claſſe inférieure ? Toutes les portions de l'humanité ne forment qu'un ſeul & même terrein ; la nature ne les a confiées au père de famille qu'à cette condition qu'il

en prendroit indiſtinctement le même ſoin. Lui ſeroit-il donc permis de tracer quelques ſillons dans ce terrein, pour leur refuſer la culture, ou pour ne les cultiver qu'imparfaitement ?

Quelle eſt donc cette ſupériorité excluſive dont l'homme ſe vante ſi inſolemment ?

Le corps des femmes n'eſt-il pas pétri du même limon que le nôtre ? Pouvons-nous même en faire moins de cas que du nôtre, tandis que c'eſt du nôtre qu'il a été formé. Ici, la nobleſſe & la nature du tout ont dû ſe communiquer à la partie.

L'ame des femmes n'eſt-elle pas comme la nôtre, une émanation

précieuſe, image vivante de la Divinité, malgré ſes imperfections? Parcourons les annales de l'Hiſtoire; dans tous les ſiécles, nous trouverons des femmes qui ſe ſont diſtinguées, comme les hommes, dans tous les exercices du corps, & dont l'ame a enfanté des prodiges. Combien dont la force & le courage militaire firent la gloire d'Athênes, de Lacédémone, de Rome! La poſtérité oubliera-t-elle jamais les Jeanne, Comteſſe de Montfort (*a*), les Jeanne de Blois, dite la boi-

(*a*) Jeanne, Comteſſe de Montfort, fille de Louis de Flandre, Comte de Nevers, & femme de Jean IV, Duc de Bretagne,

teuse (*a*), les Jeanne d'Arc (*b*),

---

reçut une éducation mâle. Devenue veuve, & chargée de la tutelle de son fils, elle attaqua tous ceux qui avoient usurpé ses propriétés, sur-tout, le comté de Bretagne; &, après avoir remporté sur eux plusieurs victoires, & sur mer & sur terre, elle rentra triomphante dans tous les anciens fiefs de la maison de Bretagne. Sa valeur héroïque triompha principalement au siége d'Hennebont, l'an 1341, sous Philippe VI de Valois, contre les François. On sait les détails de l'assaut qu'elle soutint si glorieusement contre Charles de Blois.

(*a*) Jeanne de Blois, dite la boiteuse, femme de Charles de Blois, douée du même courage que la Comtesse de Montfort, elle prit les armes, comme la première, dans une même conjoncture. Ces deux héroïnes se firent long-temps la guerre, & donnèrent des preuves de la plus grande valeur.

(*b*) Jeanne d'Arc, ou du Lys, dite la

les Jeanne Hachette (*a*), & ces illuſtres Héroïnes d'Albe

Pucelle d'Orléans, naquit l'an 1412, à Saint-Remi, près de Vaucouleurs en Lorraine, d'un nommé Jacques d'Arc. Perſonne n'ignore les particularités hiſtoriques de cette étonnante fille. Elle ſera toujours fameuſe par le zèle & l'intrépidité avec leſquels elle ſçut conſerver au foible Charles VII, ſon royaume, malgré les efforts courageux des Anglois. Elle mourut victime du fanatiſme & de l'ignorante barbarie de ſon ſiècle, peut-être également de la haine implacable des Anglois, furieux d'avoir été vaincus par une femme, dans une circonſtance qui devoit décider de leur gloire & de leurs plus grands intérêts.

(*a*) Jeanne Hachette, de Beauvais en Picardie. En 1472, les Bourguignons tenoient ſa Ville natale aſſiégée. Elle ſe mit contre eux à la tête de ſes concitoyennes; le jour de l'aſſaut, elle parut ſur la brèche,

Royale (*a*), d'Agria (*b*),

arracha le drapeau qu'on vouloit arborer; & jetta le soldat, qui le portoit, en bas de la muraille.

Le nom de cette Amazone célèbre est chère à Beauvais & aux François; ses descendans sont exempts de taille; &, en mémoire de son héroïsme, il se fait tous les ans, à Beauvais, le 18 de Juillet, une procession où les femmes précédent les hommes.

(*a*) En 1543, Albe Royale ayant été assiégée par les Turcs, les femmes de toute condition s'unirent à la garnison, pour repousser les ennemis, & firent, pendant tout ce siége, paroître le plus grand courage, disputant souvent aux hommes les actions les plus périlleuses. Une d'entr'elles, montée sur une brèche qu'elle aidoit à défendre, abattit, avec une faulx dont elle étoit armée, les têtes de plusieurs Turcs.

(*b*) En 1552, la ville d'Agria fut assié-

Combien, dont les talens ont fait époque dans tous les genres de littérature, ancienne & moderne, de tous les pays & de tous les temps ; les Sapho (*a*), les Co-

---

gée par une armée de 60 mille Turcs. Les femmes firent éclarer leur courage dans ce siége meurtrier. Une d'elles, voyant tomber son mari mourant de ses blessures, court ramasser son épée & son bouclier, se précipite avec la fureur du désespoir dans la mêlée, & de sa main, tue successivement trois Turcs.

(*a*) Sapho, native de Mytilène. Cette célèbre fille, florissoit environ six-cens ans avant l'ère chétienne. On l'avoit surnommée la dixième Muse. Elle eut pour disciples les plus fameux de la Grèce. Elle rassembloit chez elle tous les beaux Génies de sa patrie, pour y disserter sur les

rine,

tine (*a*), les Aſpaſie (*b*), les Arrie (*c*),

Belles-Lettres & ſur les Sciences ; & c'eſt à elle plutôt qu'au célèbre Académus qu'il faut attribuer la première origine des Académies.

(*a*) Corine, Grecque de naiſſance, vivoit environ 474 ans avant J. C. On l'appeloit la Muſe lyrique. Elle enleva cinq fois la couronne à Pindare, dans les jeux olympiques.

(*b*) Aſpaſie, fameuſe courtiſanne d'Athênes, très-verſée dans les belles-lettres & dans la philoſophie. Socrate apprit d'elle la réthorique & la politique. Périclès l'épouſa ; & tous les ſuccès qu'il eut, ſoit en paix, ſoit en guerre, furent attribués au vaſte génie de ſon épouſe.

(*c*) Arrie, Dame Romaine, connue par ſon application à l'étude de la philoſophie de Platon. Diogène-Laerce lui dédia ſes livres de la vie des Philoſophes.

les Aſella (*a*), &c.; &, pour nous rapprocher de nos ſiècles, les Héloïſes (*b*), les Cunits (*c*),

---

(*a*) Aſella, autre Dame Romaine, diſtinguée par ſon eſprit & ſon érudition, dont S. Jérôme fait de grands éloges dans une de ſes lettres à Marcelle.

(*b*) Héloïſe, illuſtre, ingénieuſe, ſçavante, ſenſible & religieuſe amante (du douziéme ſiècle) morte au Paraclet, Abbeſſe de ce Monaſtère, en 1168, ſuivant le nouveau Dictionnaire hiſtorique en huit volumes in 8°; &, ſuivant d'autres, en 1164; vingt-un ou vingt-deux ans après ſon trop malheureux amant Abeilard.

(*c*) Cunits (Marie) fille aînée d'un Docteur en Médecine de ce nom, née en Siléſie au commencement du dix-ſeptième ſiécle. Très-jeune encore, elle parloit familièrement le François, l'Italien, le Latin, le Grec & l'Hébreu. Hiſtoire, Mé-

les Schurmann (*a*) , les

---

decine, Mathématiques, Philoſophie, Aſtronomie, Poéſie, Peinture, Muſique vocale & inſtrumentale, aucune ſcience, aucun art ne lui étoient étrangers. Nous avons, de cette femme ſavante, des Tables aſtronomiques, connues ſous le nom de *Urania propitia.* Elle mourut en 1664.

(*a*) Schurmann, (Anne-Marie de) d'une famille noble d'Allemagne, connue avantageuſement par les mêmes talens que la précédente. Outre pluſieurs ouvrages de ſa compoſition, on a de cette ſavante une Diſſertation en latin ſur cette queſtion : *Si les femmes doivent étudier.* Queſtion bien intéreſſante, à la diſcuſſion de laquelle on voit que j'ai conſacré une partie de cette introduction, & que le mérite diſtingué des femmes célèbres citées, a déjà réſolu d'une manière glorieuſe pour le beau ſexe. Mademoiſelle de Schurmann mourut le 5 mai 1678.

Deshoulières (*a*), les Sévigné (*b*), les Scuderi (*c*),

(*a*) Deshoulières (Antoinette Duligier de la Garde, dame), naquit à Paris, d'une famille noble, ſous Louis XIII, en 1638; belle femme, Poëte charmant, ingénieux & ſenſible; mère tendre & attentive; morte à Paris, le 17 de Février 1694.

(*b*) Sévigné (Marie de Rabutin, Marquiſe de). Graces de l'eſprit & du corps, tout en elle ſéduiſoit, attachoit. Ses lettres ſeront toujours d'excellens modèles du ſtyle épiſtolaire. Née le 5 Février 1626, elle mourut à ſoixante-dix ans, en 1696.

(*c*) Scuderi (Magdeleine de) née au Havre en 1607 - ſurnommée la *Sapho de ſon ſiècle*, recherchée de toutes les Académies, couronnée en 1671, pour avoir remporté le prix d'éloquence fondé à l'Académie Françoiſe, eſtimée & recherchée des plus grands-hommes; morte en 1701.

les Ninon (*a*), les Maintenon (*b*),

(*a*) Ninon (Anne, dite Ninon de Lenclos) née à Paris, de parens nobles, en 1615. Dès l'age de dix ans, elle avoit déjà lu & médité les ouvrages de Montaigne & de Charron. Elle excelloit dans la Musique, à laquelle se prêtoit sa belle voix d'une manière très-avantageuse, & dans les Belles-Lettres. Pleine de graces & d'intérêt dans son maintien, dans sa conversation, dans son style & dans toutes ses actions, elle sut attacher à son char tout ce qu'il y avoit de plus distingué parmi les plus grands Seigneurs, les Héros & les beaux esprits de son temps. Sa carrière, la plus heureuse & la plus longue qui ait été fournie par une femme qui fait consister son bonheur dans l'art de plaire, se termina en 1706, dans la quatre-vingt-dixième année de son âge.

(*b*) Maintenon (Françoise d'Aubigné,

les Dacier, (*a*), les Aleſſandri (*b*),

Marquiſe de) naquit en 1633, dans une priſon de Niort, où étoient enfermés ſon père & ſa mère; ſes malheurs, ſes vertus, ſa fortune éclatante, l'uſage qu'elle en fit, conſacré, ſur-tout, par cet établiſſement mémorable (St-Cyr) qui tient un ſi juſte milieu entre l'orgueil des Chapitres & les petiteſſes des Couvens, ſes vertus, ſa vie entière, tout inſpire l'admiration. Elle mourut à 84 ans, en 1719.

(*a*) Dacier (Anne le Fevre) fille d'un ſavant, Tanneguy le Fevre, & femme d'un ſavant, André Dacier; ſavante elle-même par des commentaires, des traductions & diſſertations érudites, née à Saumur, en 1651, morte à Paris, en 1720.

(*b*) Aleſſandri (Marie Buonaccorſi) de Florence, & de l'Académie des Arcades de Rome, où elle étoit ſurnommée *Leucrede Ionide*, l'un des ornemens [illegible] ce ſiécle; intéreſſante, & par ſa grande éru-

les Amoretti (*a*), le Prince de Beaumont (*b*) & Genlis (*c*).

---

dition & par l'élégance de ses poésies Italiennes. Elle vivoit encore en 1730.

(*a*) Amoretti (la Signora Maria Pellegrina) née à Oneglia, sur le lac majeur. L'université lui conféra le bonnet de Docteur en Droit civil & canon, le 25 Juin 1777. Elle soutint sa thèse avec un éclat surprenant & l'éloquence la plus noble.

(*b*) Cette digne & ingénieuse institutrice naquit à Rouen le 26 Avril 1711. On connoît les *Magasin des Enfans*, *des Adolescens*, *des Pauvres*, *&c.* Ces ouvrages, que le Public a si favorablement accueillis.

(*c*) Il seroit difficile de réunir plus de droits aux hommages littéraires, à l'admiration & à la reconnoissance publique, que Madame la Comtesse de Genlis. Le *Théâtre d'Education*, *Adèle & Théodore*, *les Veillées du Château*, réunissent tous

Les femmes & les hommes ont des droits égaux à la même éducation dans tous les genres ; la Nature n'en a déterminé une exclusive pour personne.

Si Platon, dans sa République, donne aux femmes les mêmes exercices qu'aux hommes, est-ce, comme le dit J. J. Rousseau, parce qu'ayant ôté de son gouvernement les familles particulières, & ne sachant plus que faire des femmes, il se vit forcé de les

---

les suffrages en faveur de cet Auteur. Elle travaille avec autant de zèle que de succès à l'éducation des Princes, dont le bonheur est si cher à la nation.

faire hommes. N'eſt-ce pas, au contraire, parce qu'il vouloit augmenter les forces de la république, & en rendre tous les membres utiles.

Lycurgue, le ſage & le ſublime Lycurgue, vouloit auſſi que les filles endurciſſent leur corps en s'exerçant à la courſe, à la lutte, à jetter la barre, & a lancer le dard. Les femmes d'aujourd'hui ne ſeroient-elles donc plus ce qu'elles étoient autrefois? Si elles ont dégénéré, n'eſt-ce pas la molleſſe & la frivolité dans laquelle nous les élevons qui ſont cauſes de ce changement?

Pourquoi ne paſſeroient-elles

pas successivement, même de l'état de nourrices à celui de guerrières? Le Philosophe de Genève prétend qu'elles ne le pourroient; mais la raison qu'il en donne n'est pas celle d'un Philosophe. Ce qu'il dit en une page revient à ce peu de mots; elles ne le peuvent, parce qu'elles sont accoutumées à un genre de vie tout différent. Eh bien! qu'on les accoutume, dès l'enfance, à celui dont je parle?

Passera-t-elle, dit J. J. Rousseau, (la femme) tout-à-coup de l'ombre de la clôture & des soins domestiques, aux injures de l'air, aux travaux, aux fatigues, aux périls de la guerre? Sera-t-elle

tantôt craintive & tantôt brave ? tantôt délicate & robuste ?

Comment vivent les femmes, mères, de la campagne ? Ne supportent-elles pas, comme les hommes, les injures de l'air ? Leurs travaux & leurs fatigues ne sont-ils pas presqu'aussi durs que ceux de la guerre ?

Les périls de la guerre ne seroient pas plus effrayans pour les femmes que pour les hommes, dans le cas de la même éducation.

Les femmes sont-elles naturellement craintives ? Les hommes le seroient comme elles, s'ils étoient, accoutumés, dès l'enfance, à la

crainte, à la pusillanimité. Je regarde comme un article essentiel de former, de bonne-heure, les enfans en général à la bravoure ?

Les femmes seront aussi robustes que les hommes, en s'élevant comme les hommes.

Si les jeunes-gens élevés dans Paris ont peine à supporter le métier des armes, continue le Philosophe de Genève, les femmes, qui n'ont jamais affronté le soleil, & qui savent à peine marcher, le supporteroient-elles ?

Quelle expérience a persuadé à J. J. Rousseau cette foiblesse des jeunes gens élevés dans Paris ? Combien d'exemples contraires & mémorables

mémorables on auroit pu lui citer! S'il eût vécu plus long-temps, il eût appris, sans doute, d'un jeune héros qui, dans la dernière guerre, sçut braver à la fois Mars & Neptune (*a*), à tenir un autre langage.

Non, le jeune Parisien, ni le jeune François ne méritent pas cette calomnie. L'honneur parle; il suffit : à ce mot, le François, tout frivole qu'il est, s'éveille : on diroit qu'avec la vie, il a reçu

(*a*) M. le Marquis de la Fayette partit en.... pour l'Amérique, & s'y distingua tellement, dans la guerre de l'Insurgence, qu'en peu de temps il est devenu Major général des troupes Américaines.

en même-temps le courage ; la victoire l'appelle, il y vole ; il revient couronné des lauriers de la paix, dont il a été l'artiſan ; &, ſon triomphe lui devient d'autant plus précieux, qu'il le voit partagé par celle qu'il aime & dont il eſt aimé. Heureux le peuple ainſi formé ! Pour lui, la route de la vie n'eſt parſemée que de roſes ; il jouit auprès des belles, il jouit dans les combats, il jouit aux champs, il jouit à la ville ; il eſt toujours lui-même par-tout, c'eſt-à-dire toujours gai, toujours ſémillant, toujours le plus aimable & le plus honnête, &c. &c. (a).

(a) Extrait de *l'Ami des Vieillards*.

A-t-il craint (J. J. R.) de se rappeler les exploits de l'illustre Chevaliere Déon, dont le sexe paroissoit si peu distingué du nôtre, qu'il fût pendant long-temps un problême.

On me dira que c'est un seul exemple sur mille, qu'il faudroit pouvoir apporter. Il en est d'autres, sans doute; & j'aime à croire que la foiblesse des femmes est plutôt une affaire de ton & de minauderie, qu'une réalité, surtout, dans un siècle où tous les hommages de soumission, d'ado-

---

seconde partie, chapitre 16, pages 54 & 55, *Caractère François.*

ration que chacun s'empresse à leur offrir comme un tribut, les rendent si vaines, chez un peuple qui gâte leur cœur à force de complaisances, comme on gâte le tempéramment des enfans à force de bonbons, & dans un royaume si justement appelé leur paradis.

J. J. Rousseau ne parlant toujours que d'après le supposé d'une constitution plus foible, d'un tempéramment plus délicat dans les femmes, ses raisonnemens ne peuvent faire illusion. Il falloit prouver, auparavant, que cette constitution & ce tempéramment étoient réellement plus foibles & plus délicats ; & c'est ce qu'il n'a point

fait; & c'est ce que les Anatomistes auroient peut-être de la peine à démontrer.

Au reste il ne faut pas tout-à-fait prendre à la lettre ce que je dis ici en faveur des femmes. Ce n'est pas que je prétende qu'elles soient véritablement faites pour supporter les fatigues de la guerre; &c. j'ai voulu seulement établir combien les prétextes dont on se sert pour leur refuser la même perfectibilité & la même force corporelles, sont vains & injurieux. La campagne, les halles, les attelliers d'artisans, les différens états de pauvreté, remplis avec intrépidité par les femmes & par

les hommes, indiſtinctement, à Paris & dans les grandes Villes, la ſanté vigoureuſe des unes & des autres, la longue vie qu'ils mènent tous en dépit de nos petites maîtreſſes & de nos femmes du jour; êtres à demi morts, qu'un ſouffle léger conſerve encore, à la honte de leur ſexe, & que le même ſouffle peut anéantir; tout en eux annonce les avantages d'une éducation mâle.

O vous, aimable & chère moitié du genre-humain! vous, que la Nature a deſtinée pour être notre conſolation dans le triſte pélerinage de la vie, lorſque la vertu eſt la règle de votre conduite, ſexe

ingénieux & charmant ! c'eſt pour vous auſſi que j'ai conçu l'idée de ce Cours d'éducation morale. Le Comte & moi, nous voulons également nous occuper de vous ; ce que nous dirons à ſon fils vous ſera propre ; nous l'établirons en ſociété avec vous ; en travaillant à former ſon cœur, nous ne négligerons pas le vôtre ; s'il eſt vrai qu'il ſoit plus tendre, plus facile à prendre de mauvaiſes impreſſions, & à les garder plus long-temps, n'eſt-ce pas pour nous, qui vous aimons tendrement, une obligation plus particulière de le garantir du mal & de lui donner de bonne-heure la trempe des vertus.

C'eſt auſſi pour votre profit que nous allons nous occuper des Lettres & des Sciences ; c'eſt, ſur-tout, pour vous rendre nos inſtructions plus profitables que nous aurons ſoin de vous les préſenter ſous un jour agréable, dégagées du fatras ſcientifique & rebutant des écoles.

Pourquoi ſeriez-vous donc aſſervies au joug inſupportable de l'orgueil des hommes ? prétendroient-ils avoir ſeuls le droit de tout ſavoir ? Vous ſavez plaire ; que n'êtes-vous deſtinées, comme autrefois, à inſtruire publiquement, ainſi que les hommes ! Le catalogue des femmes ſavantes, de tous les ſiècles, n'eſt-il pas aſſez nombreux ?

Le goût, dit un Auteur, cette heureuse faculté de l'ame, qui n'est souvent chez les hommes que le fruit de l'étude & du travail, la Nature l'a libéralement accordé aux femmes ; pour peu que cet instint délicat soit perfectionné par la lecture des bons livres, il acquiert bientôt, chez les femmes, une espèce d'infaillibilité à laquelle notre sexe n'atteint que bien rarement.

Les objets d'agrément seroient-ils donc les seuls qui les intéresseroient ? Pourquoi n'apprendroient-elles point l'art de parler de chaque chose d'une manière convenable, de plaire, d'instruire,

de toucher, elles qui n'auroient pas besoin de tant d'efforts pour porter cet art à sa perfection, cet art qui est particulièrement de leur ressort, & dont la Nature a jetté dans leur ame des germes si avancés.

L'étude seroit-elle étrangère à des êtres dont l'imagination si vive, l'esprit si subtile, la curiosité si active, pourroient plus aisément saisir les choses, & les exprimer avec grâce ?

Littérateurs, qui, mieux qu'elles, pourroit perfectionner l'art de parler ? Philosophes, elles formeroient entr'elles des Académies de femmes philosophes ; elles enseigneroient

leur ſexe comme nous enſeignons le nôtre; cette rivalité ainſi excitée dans les deux ſexes, ne contribueroit pas peu à étendre, à perfectionner, à faciliter les moyens de s'inſtruire, & à rendre les connoiſſances moins rares parmi toutes les claſſes des citoyens.

C'eſt alors que le ſyſtême des femmes ſans dot auroit lieu; comme on les recherche par inclination, pour leur caractère & leurs qualités aimables, on les rechercheroit auſſi pour leurs talens & leur ſcience; en un mot on les rechercheroit pour elles-mêmes. Heureuſes d'avoir ajouté de nouvelles graces à leur ſexe, d'avoir uni l'art de penſer &

de plaire par des liens durables ; d'embellir les talens, d'en être embellies, d'avoir rempli leur tête d'idées, comme leur cœur de sentimens, elles se verroient en garde contre les retours fâcheux d'un âge qui leur cause tant de regrets, & si peu de vrais plaisirs, quand elles n'ont rien qui puisse les dédommager de ce qu'elles ont perdu. A l'empire si fragile de la beauté, succéderoit l'esprit, noble dédommagement pour une ame qui pense & qui veut jouir toujours; &, tandis que toutes les frivolités passagères leur échappent, une joie pure & sans mêlange, produite par des biens solides, rempliroit

rempliroit le vuide de leur cœur. Ainſi, la vie qui n'eſt, pour la femme ignorante & oiſive, qu'une gradation continuelle de peines & de regrets, ne feroit pour elle qu'une route agréable, toujours ſemée de nouvelles roſes; ainſi, elles marcheroient en paix à leur fin ſur les traces du plaiſir, au lieu que les autres n'y marchent en murmurant, que ſur les traces du remords & des maux.

La Nature a donné aux deux ſexes les mêmes moyens de s'inſtruire. Aucun ne doit être privé du ſecours néceſſaire de l'inſtruction : ce feroit tout-à-la-fois trahir & le vœu de la Nature, & le but

du Créateur, qui n'a permis que le grand livre de la Nature fût ouvert à tout le monde qu'à dessein d'instruire tout le monde, sans distinction de sexe, ni de condition, des grandes vérités qu'il contient.

Voici donc le plan de cette partie, consacrée à l'Education morale, c'est-à-dire à celle qui concerne l'esprit & le cœur, tel qu'il a déjà été annoncé dans le *Prospectus* de l'ouvrage.

Outre les instructions d'amusement & autres détails que les circonstances amèneront, telles que de petits Contes, des Historiettes, des Anecdotes, & généralement

toutes les ſortes de Pièces capables d'intéreſſer le cœur & l'eſprit, miſes à la portée des différens âges auxquels elles ſeront adreſſées, on donnera des leçons ſur l'utilité & la néceſſité des Langues, ſur la meilleure manière de les apprendre, ſur la lecture, ſur l'écriture; ſur la grammaire, ſur la religion; ſur l'hiſtoire des hommes, des nations, ancienne & moderne; ſur les belles-lettres, ſur la mythologie, ſur la philoſophie, ſur la géographie, ſur la géométrie, ſur l'anatomie, ſur l'aſtronomie, ſur le blazon, ſur la tactique, ſur la marine, ſur la juriſprudence; ſur le commerce, ſur les arts mé-

caniques ; &c. ; en un mot, sur tout ce qui peut convenir à tous les sujets de tous les ordres & de toutes les classes, aux riches, aux grands & aux petits.

L'Histoire naturelle, dont l'étude attrayante excite la curiosité générale, ne sera point oubliée, non plus que la physique, soit systématique, soit expérimentale, considérée particulièrement dans les nouvelles découvertes sur les différentes propriétés de l'air, & dans les élémens de chimie.

Il est bon de prévenir qu'on ne doit point s'attendre à trouver dans le *Mentor universel*, des traités com-

plets sur chacune de toutes ces matières; il n'est personne qui ne sente que ce travail est impossible, sur-tout relativement au temps, à quelqu'un qui s'est chargé d'instruire plusieurs élèves à la fois, & dont la tâche trop rapide doit se borner à des époques déterminées; mais au moins peut-on assurer que cet ouvrage contiendra des notions élémentaires suffisantes pour que chacun, après s'en être imbu, puisse aisément s'occuper, dans la suite, & avec fruit, seul & sans autre maître que son application.

En même-temps que nous-nous appliquerons à former l'esprit,

nous prendrons soin du cœur. Ces deux opérations doivent marcher ensemble. Nous-nous conformerons aux mœurs, aux temps, aux circonstances mêmes de l'année ; chacun de ces objets fournira des instructions qui lui seront relatives, soit au physique, soit au moral. La plus grande variété, soit dans les sujets d'instruction, soit dans la manière de les présenter, formera l'un des principaux agrémens de notre travail.

Pour augmenter encore le charme de la variété, on y insérera quelquefois des pièces fugitives, soit en vers, soit en prose, qui paroîtront réunir & l'utile & l'agréable.

Mais, comme le *Mentor universel* doit former un corps de doctrine, au lieu de couper la matière par des morceaux séparés, qui, tout relatifs qu'ils pourroient être au sujet, l'interromproient cependant, on les fera entrer dans le texte, en observant de les amener le plus heureusement qu'il sera possible (*a*).

(*a*) Je dois cette sage observation au judicieux Auteur du Journal de Nancy. (M. Therrin) Loin de me prévaloir du compte avantageux qu'il a rendu de mon Ouvrage, dans son N°. 9, année 1784, page 11 jusqu'à 23, inclusivement, je n'en serai que plus docile à profiter des sages avis qui me seront donnés par des personnes éclairées.

L'Auteur recevra avec reconnoissance, des gens-de-lettres & des pères de famille éclairés, quis'intéresseront à la perfection de cet ouvrage, les pièces relatives à l'éducation qu'ils désireroient y faire entrer. Il prie même tous ceux qui se sont occupés de l'éducation, de lui faire part de leurs vues.

Il observera scrupuleusement de garder l'anonyme pour ceux qui ne voudront pas être connus, & de rendre un hommage public aux talens & aux lumières des autres, en les nommant, s'ils le permettent.

Ce qui pourra flatter & inté-

reſſer particulièrement le Public, c'eſt qu'on trouvera dans le *Mentor univerſel* l'analyſe exacte & raiſonnée des différens ouvrages qui paroîtront ſur l'éducation, ſoit en France, ſoit chez l'étranger, autant qu'il ſera poſſible de ſe les procurer.

Enfin, on fera en ſorte que le Bureau du *Mentor univerſel* devienne une adreſſe de confiance pour toutes les places vacantes dans l'ordre de l'éducation publique & particulière, ſoit à Paris, ſoit en Province, en France ou chez l'Etranger.

Tous les avis, à ce ſujet, ſeront reçus dès-à-préſent, pourvû qu'ils

ſoient envoyés francs de port ; & l'on s'empreſſera d'y répondre d'une manière ſatisfaiſante.



LE DOCTEUR.....

AU COMTE.....

LETTRE PREMIÈRE.

JE ne puis mieux commencer, mon cher Comte, notre carrière morale, qu'en rapportant les vœux formés par une mère respectable, pour le bonheur de son fils. Souvenez-vous de cette époque; elle est celle de l'année 1785. Commencer si bien, n'est-ce pas mériter de bien finir?

Ce n'est pas une leçon que j'ose vous donner, à vous, mon cher

Comte ; je ſuis trop convaincu de vos ſentimens ; mais, vous ſavez que notre correſpondance ne ſe borne pas à notre intérêt excluſif. Puiſque nous avons tant fait que de la rendre publique, il convenoit, comme je vous l'ai dit, de la rendre propre au Public. Loin de nous, ces vils Egoïſtes, qui n'exiſtent que pour eux ſeuls !

A Jules - Céſar de Violaines.

O toi, dont la naiſſance a comblé tous mes vœux !
O toi, qui m'as valu le tendre nom de mère !
Nom mille fois plus beau, titre plus glorieux
Que ceux qu'un vain orgueil tire d'une chimère,
O Céſar, ô mon fils ! en te donnant le jour,
Mon cœur, tout palpitant, reçut un nouvel être ;
Le tendre ſentiment du maternel amour,
Eſt venu s'y graver pour n'en plus diſparoître.

Depuis

Depuis ce jour heureux, toi seul fais mon destin.
Si tu ris, dans mon cœur tu répands l'allégresse;
Mais les pleurs échappés à ton œil enfantin,
Allarment quelquefois ma craintive tendresse.....
La raison, cependant, doit un jour t'éclairer,
Mon fils, & son flambeau t'offrira sa lumière;
Que ce moment, encor, me fera soupirer!
Quand te verrai-je, enfin, commencer ta carrière?
Alors ressouviens-toi que CÉSAR est ton nom;
Admire les hauts faits, la valeur héroïque
De ce Romain fameux, ton illustre Patron (*a*);
Imites ses vertus, mais fuis sa politique.
Que ton cœur généreux soit le cœur d'un François;
Que de brillans exploits échauffent ton génie;
Mais de la fausse gloire évites les accès.
Sois utile à ton Prince, & cher à ta patrie;
Du véritable honneur suis la sévère loi;

(*a*) Le titre de Patron ne convient proprement qu'à un Saint. César étoit bien loin de la sainteté; mais ce Héros peut servir de modèle à la jeune noblesse destinée aux travaux militaires. C'est, sans doute, à cet égard seulement, que Madame la Comtesse de Violaines a cru devoir le proposer à son fils comme un digne Patron.

Que le Lys, imprimé sur ta jeune paupière (a);
Annonce à tous les yeux ton amour pour ton Roi;
Et puisse te promettre une heureuse carrière!

Par Mme la Comtesse DE VIOLAINES.

(a) Le jeune fils de Madame de Violaines est né avec une fleur-de-lys sur une des paupières.



LE COMTE

AU DOCTEUR.....

LETTRE DEUXIEME.

Nous voilà donc arrivés, mon cher Docteur, à cette partie de l'Education, où tant de gens échouent. Il seroit fâcheux qu'avec autant de zèle que nous en avons l'un & l'autre, elle fut également pour nous un écueil. Il ne s'agit point de prétentions, ni de présomption. On ne peut se dissimuler que la tâche est difficile à

bien remplir. Au moins ne pourra-t-on rien nous reprocher, & notre conſcience ſera parfaitement en paix, ſi nous avons fait tous les efforts dont nous ſommes capables, toutefois après les avoir ſub ordonnés aux circonſtances. Vous ſavez que nous ſommes, à cet égard, dans une certaine dépendance.

La Pièce de Vers que vous m'avez envoyée m'a réellement intéreſſé. J'y ai reconnu la bonne mere, la mere vivement occupée du bonheur de ſon fils. A tous les vœux, bien nobles, aſſurément, formés par Madame la Comteſſe de Violaines, je voudrois pouvoir

ajouter celui de les voir compris par le jeune enfant qui en est l'objet. Ah ! si mon fils pouvoit aussi m'entendre ! quels vœux je lui adresserois ! s'il pouvoit lire dans mon cœur, de quelle ardeur il me verroit pénétré !

Sans m'étendre davantage sur les différens desirs qui peuvent entrer dans l'ame des bons peres ; je n'en aurois qu'un seul à lui exprimer. Soyez homme, mon fils. C'est l'étude de toute la vie, je l'avoue. Eh bien, travaillez toute votre vie, pour le devenir, & ne vous relâchez jamais. Soyez homme, & vous mériterez de vivre avec les hommes ; vous con-

noîtrez vos devoirs envers la société, envers vous-même. Soyez homme ; mettez à profit votre raison, & vous ferez toujours convaincu que vous dépendez d'un Etre suprême, que vous lui devez tout ce que vous êtes, que vos premiers hommages lui appartiennent, & que toutes les actions de votre vie doivent se rapporter à lui, comme à la vérité, à la justice & au bien par excellence. C'est ainsi que je l'amènerois, naturellement & sans effort, à la nécessité de la Religion & à toutes les connoissances relatives à ce grand objet, le seul capable d'imprimer à toutes les actions

humaines le ſceau de la perfection. Soyez homme. Vous ſentez, mon ami, tout ce que ſignifie ce peu de mots ; hélas ! tous nos malheurs viennent de ce que nous ne ſavons pas l'être ; & quiconque péche en ce point eſt coupable en tout. *Qui peccat in uno factus eſt omnium reus.*

C'étoit dans cette ſcience que nos anciens Sages, ſi vantés, que ces Philoſophes, dont les ſentences ſont autant de vérités éternelles, faiſoient conſiſter la ſageſſe.

Mais le temps viendra, je l'eſpère, où mon fils ſaura m'entendre, où je n'aurai peut-être pas beſoin de lui repréſenter ſes

devoirs ; le grand art de l'éducation est de cacher l'austérité du Maître, sous les dehors attrayans de l'amitié, non pas de cette amitié si commune, dont l'Egoïsme est le principe, & qui cesse avec l'intérêt du faux ami, mais de cette amitié sincère & vivement sentie, & d'amener insensiblement son éléve à la connoissance des vérités qui l'intéressent le plus, de les naturaliser au-dedans de lui-même, & de les identifier, pour ainsi dire, avec son ame. Accoutumé à voir le bien, à l'entendre ; élevé suivant les bons principes de la droite raison, sans préjugés, parmi les hommes comme parmi des freres

créés, pour s'aimer & s'entr'aider mutuellement ; au milieu de gens occupés ayant ſous les yeux les exemples éloquens du pauvre, qui travaille pour vivre, de l'artiſte & de l'homme à talent, qui, nés ſans fortune, ne doivent leur aiſance qu'à leur propre mérite, inſéparable de leur exiſtence, le riche fainéant, ou la grandeur oiſive lui paroîtront moins heureux ; il verra que le ſort des premiers eſt plus certain & plus glorieux. La maladie eſt le ſeul malheur qu'il redoutera pour l'homme dont la vie dépend uniquement du travail ; mais il apprendra, dans le commerce des

êtres raisonnables que l'économie ſait mettre en réſerve de quoi ſe garantir des revers; il verra dans la ſociété choiſie, qu'une bonne éducation lui aura toujours ménagée, que chacun ſe fait un devoir de venir au ſecours du malheureux, & la réflexion lui perſuadera aiſément qu'il eſt plus doux de ſubſiſter par la bienfaiſance de ſes amis & de ſes frères, en attendant les moyens de ſubſiſter par ſoi-même, que par des richeſſes, fruits humilians & jouets du hazard; accoutumé à vivre avec des *hommes*, il ſe dira : *Je veux être homme.* Il n'attendra point le cri du devoir; il ſaura

le prévenir ; une douce habitude lui fera de tout ce qui eſt bien, une ſeconde nature.

C'eſt pour cela, mon cher Docteur, que je le trouve encore mieux entre les mains de ſon pere & de ſa mere qu'en des mains étrangères ; nous pouvons répondre de nous ; mais les autres, quelque forte caution qu'ils nous donnent, laiſſent toujours lieu à la crainte.

Ce ſont-là tous les principes de ma chere Comteſſe. Hier, elle eut une converſation avec une de ſes amies, qui va vous donner de ſes ſentimens une bien belle idée. Je l'admirois, en vérité ; j'étois ſaiſi de vénération. Qu'un époux

eſt heureux, ô! mon ami, quand aux ſentimens de tendreſſe dont il eſt pénétré pour ſon épouſe, cette digne moitié lui impoſe, par ſes vertus, l'obligation précieuſe de joindre l'eſtime & le reſpect !

La jeune Marquiſe de..... prétendoit qu'une mere pouvoit ſe diſpenſer de ſoigner elle-même la première éducation de ſon enfant ; elle s'applaudiſſoit d'avoir éloigné le ſien. Le Marquis ſurvint, & ſoutint aveuglément les prétentions de ſa femme. Seule contre deux êtres entêtés, qui lui oppoſoient le ton, les décences, les embarras du monde, &c. &c. mille autres raiſons que je ne ſaurois vous expoſer ;

exposer ; je les trouve si vaines, si fausses, si peu convenables à tous égards ! ma femme défendit victorieusement les intérêts de l'enfance ; il falloit voir comme elle s'échauffoit, comme elle étoit animée ; quelle éloquence la Nature donne à une bonne mere ! On amena mon enfant, & sa présence, ses caresses achevèrent de convertir les deux époux. Ce cher enfant ! vous eussiez dit qu'il venoit là tout exprès, pour mettre le sceau à la bonne cause pour laquelle sa tendre maman plaidoit.

Ce fut une scène tout-à-fait attendrissante. Le Philosophe le plus grave n'auroit pu retenir ses

larmes. Je vais tâcher de vous rapporter cette converſation.

LE PERE ET LA MERE

Ramenés à leur devoir.

LA MARQUISE.

Je vous trouve maigrie, ma chère Comteſſe; d'honneur, c'eſt la peine que vous cauſe votre enfant qui vous réduit à cet état. Ne vous en avois-je pas prévenue? Ah! bon Dieu! bientôt vous ferez horreur.

LA COMTESSE.

Vous me trouvez donc bien

changée ! Éh bien, voyez, comme nous ne ſommes jamais contens les uns des autres. Vous ne me reconnoiſſez plus à mon extérieur phyſique ; & moi, je méconnois votre moral à ce langage.

LA MARQUISE.

Mais, il eſt le même ; je vous aime toujours ; &, c'eſt par amitié pour vous, ma bonne amie, que je parle ainſi.

LA COMTESSE.

Vous m'aimez ! & vous n'aimez pas mon fils ! Ah ! Marquiſe,

ſongez qu'en me plaignant de prendre ſoin de lui, vous inſultez à ma tendreſſe, vous travaillez à ſa perte. Mais je ſuis mere, & je ſçais l'être.

LA MARQUISE.

Etes-vous folle, donc? Oh! je vous excuſe; vous êtes ſi jeune mere! la métaphyſique de l'amour maternel vous ſéduit; le premier feu vous tranſporte: c'eſt l'uſage; toujours les commencemens s'annoncent par la ferveur; mais, je vous attends à l'épreuve, dans la ſuite; comme ce beau reſte ſe diſſipera!

LA COMTESSE.

A une autre que vous, ma cher Marquiſe, je dirois : Vous me manquez eſſentiellement. Vous voudriez me rapprocher de ces êtres mépriſables qui effleurent le devoir, de crainte d'y trouver des épines. Sans doute le devoir n'eſt pour eux qu'une ronce inacceſſible. Je le pardonnerois, ſi la molle indifférence dans laquelle on les voit croupir ne leur procuroit jamais que des plaiſirs purs & conſtants ; mais il s'en faut qu'ils jouiſſent du vrai bonheur. Il eſt dans le cœur d'une bonne mere ;

il eſt dans toutes ſes occupations; & c'eſt, ſur-tout, dans celles d'être toujours aſſidue auprès de ſon enfant, qu'elle jouit plus délicieuſement. Qu'eſt-ce que l'amour maternel, s'il n'eſt profond, auſſi vivement exprimé que ſenti? Je vous laiſſe volontiers attendre l'épreuve que vous croyez trop forte pour ne point me laſſer bientôt. Je prédis qu'elle vous ſera auſſi utile que je l'eſtime douce & glorieuſe pour moi.

LA MARQUISE.

On auroit dit, ma chere Comteſſe, que vous me jugiez tout-à-

ſait perdue. Je ne le ſuis donc pas, heureuſement, puiſque vous me faites eſpérer une converſion. De bonne-foi, vous vous fâchez. Je vous parle, moi, ſans aigreur.

LA COMTESSE.

Je ne me fâche point; mais je ne connois pas l'indifférence en matière de devoir auſſi preſſant.

LA MARQUISE.

Savez-vous que votre amour pour votre fils pourroit dégénérer en complaiſance préjudiciable? C'eſt pour lui, par exemple, que

je parle : vous l'aimez trop, je le vois, pour qu'il ſoit bien auprès de vous.

LA COMTESSE.

Eh ! quelles ſont les meres auxquelles on doit conſeiller d'éloigner d'elles leurs enfans ?

LA MARQUISE.

Celles, ſur-tout, qui ſont trop bonnes, comme vous ; toutes les meres, même, parce qu'on doit craindre que leur tendreſſe ne devienne exceſſive. Vous connoiſſez l'hiſtoire de Macaſſar. Je me rap-

pelle que vous la lifiez dernièrement ; n'y avez-vous pas vu que tous les enfans mâles font mis en dépôt à l'âge de cinq à fix ans, hors de la maifon paternelle, afin que les careffes des meres n'amoliffent point leur courage.

LA COMTESSE.

Quoique mon enfant n'ait encore ni cinq, ni fix ans, je vous répondrai à cela. Oui, je l'ai lu, cet article, & je crois en avoir faifi le véritable efprit. Les Macaffarois font des fauvages, dont le bonheur imaginaire eft d'être fougueux & féroces, vivant prefqu'à

l'aventure; attendant tout de leur férocité, & craignant tout de celle des autres. Il importe de les élever de bonne-heure comme des ſauvages. Mais, graces à nos mœurs, nous ne ſommes point faits pour vivre en ſauvages; c'eſt de l'attachement de leurs ſemblables que les peuples civiliſés doivent tout eſpérer; dans l'ordre ſocial, il faut une ame ſenſible pour ſe conduire, & ne jamais faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous-mêmes. Qui, mieux qu'une bonne mere, ſaura donner un cœur à ſon enfant; qui, mieux qu'elle, ſaura lui donner à propos les utiles

leçons de la ſenſibilité. Seroit-ce une étrangère? Le pauvre enfant! Entre ſes mains, il deviendra colère, impatient, comme celle qui ſe trouve ſans ceſſe importunée de ſes beſoins. Seroit-ce le pere? La Nature l'a deſtiné plus particulièrement que la mere à l'adminiſtration des affaires extérieures, au travail; & l'intérieur du ménage regarde les meres; elles ſeules peuvent ſe fixer aſſidument auprès de leur enfant.

LA MARQUISE.

J'ai cru devoir éloigner mon enfant. Mais je ſuis bien déterminée à le retirer dès qu'il ſera ſuſ-

ceptible d'inſtruction. J'ai même ordonné qu'on me l'amenât l'un de ces jours, & je l'attends.

LA COMTESSE.

L'inſtruction commence dès l'inſtant où l'enfant voit & entend.

LA MARQUISE.

Comme il verra & entendra mieux quand je le rappellerai auprès de moi! On l'inſtruira mieux.

LA COMTESSE.

Il vous manquera, ma chere amie,

amie, à vous & au Marquis, le moyen d'employer, avec fruit, l'autorité de pere & de mere sur votre enfant.

LA MARQUISE.

Quel est-il?

LA COMTESSE.

L'amour filial.

LA MARQUISE.

Ne saura-t-il pas qu'il est notre fils?

LA COMTESSE.

La raison le lui dira; mais le

cœur ! hélas ! il parlera pour d'autres que pour vous.

LA MARQUISE.

Une plus longue habitude auprès de nous le raménera dans la suite.

LA COMTESSE.

Mais la première tient lieu de la nature.

Le Marquis arrive.

LE MARQUIS.

Ces Dames sont occupées, je crois, à discuter certains objets,

LA COMTESSE.

Si c'est une discussion, il faut convenir qu'elle n'est pas difficile.

LA MARQUISE.

Madame prétend qu'elle doit absolument s'exposer à toutes les peines, plutôt que d'éloigner d'elle son fils pendant quelques années, elle est folle, n'est-ce pas, Monsieur ?.... Ah !... surprise délicieuse, je vois mon fils ! le voici ! on me l'améne. !

On conduit l'enfant par la main auprès de sa mère ; elle lui tend les bras.

ſes petites mains potelées, & tantôt il la ſerre de toute ſa force, & fait tous ſes efforts pour l'embraſſer. J'arrive. Je ſuis témoin de cette ſcène attendriſſante; je cours à ma femme, à mon fils; tous trois, nous ne faiſons qu'un ſeul corps. Mon enfant ne peut ſuffire aux careſſes qu'il nous prodigue, & nous verſons des larmes d'attendriſſement. Le Marquis & la Marquiſe partagent notre joie, pleurent avec nous, & ne nous quittent que pour nous proteſter que leur enfant ne les quittera plus; l'épouſe promet que, ſi elle redevient mere, elle ſuivra l'exemple de ma femme, & l'époux nous

félicite d'avoir occaſionné cet heûreux changement dans leur manière de penſer.

Il falloit voir cette ſcène, mon cher Docteur, pour en avoir une idée. Trois jours ſe ſont écoulés depuis, & les deux époux ſont venus nous renouveller leur commune réſolution. Aux careſſes de nôtre enfant, ajoutez ces noms, qui remuent l'ame ſi délicieuſement, ces noms de *papa*, de *maman*, ces petits mots de tendreſſe enfantine. Oh ! que j'aime à l'entendre animer, par le ſecours divin de la parole, les tendres élans de ſon jeune cœur ! Mon enfant parle, mon cher Docteur; hâtons-

nous de profiter de ces foibles progrès pour en développer d'autres. Adieu. Songez à vos meilleurs amis.

Le premier Langage de l'Enfance.

À cette époque de sa vie,
L'homme prononce, en bégayant,
Deux mots dont la douce harmonie
A je ne sais quoi de touchant (*a*).

Papa, *maman* (*b*), & *je vous aime*,
Sans doute, expriment tout autant.
Ainsi l'enfant sait de soi-même
Communiquer le sentiment.

(*a*) Cette Strophe est la même que la première d'une jolie Pièce, intitulée : *Les plus jolis mots de la Langue Françoise*, par M. D'ORBEIL, insérée dans le Journal de Paris, du premier Juin 1784.

(*b*) Le bon Henri IV ne vouloit point être ap-

Il faut, avec un zèle tendre,
Soigner l'enfant d'autre façon,
Quand ces deux mots se font entendre;
C'est le moment de la leçon.

Tendres époux, prenez-y garde;
Ces deux mots sont pleins de douceur;
Dès que votre enfant les hazarde,
Il dit: Veillez à mon bonheur.

---

pelé autrement que *Papa* par ses enfans. Eh! quel autre nom exprimeroit mieux la tendresse filiale & l'attachement paternel? Assez de motifs déraisonnables rendent les enfans & les pères étrangers les uns aux autres, sans y ajouter encore la liberté scandaleuse d'omettre un mot, qui seul peut rappeller un père à son devoir.



DE LA PAROLE.

LE DOCTEUR AU COMTE.

LETTRE TROISIÈME.

LE talent de la parole, mon cher Comte, eſt l'un des plus beaux avantages de l'homme; il le poſſéde excluſivement à tous les autres êtres; & c'eſt par lui, comme par la raiſon, qu'il eſt diſtingué des animaux.

On apprend, à la vérité, à parler à pluſieurs oiſeaux; on avoit appris à un chien à parler; il prononçoit déjà environ trente mots

Allemands. Il auroit pu en prononcer davantage, même des phrases entières ; mais, qu'auroit fait cet amas confus de mots & de phrases qu'il auroit employées machinalement ? Eût-il été capable de suivre une conversation ? Qu'on nous cite un seul exemple d'un animal instruit à parler & à converser comme les hommes, depuis l'existence du monde. Rien de si plaisant que ces perroquets, grands parleurs, qui enchantent la populace. Il faut entendre, dans les beaux jours du printemps & de l'été ce babil éternel, à Paris, sur le quai de la Ferraille. Une fille passe ; bon jour, coquette : fort bien ;

l'oiseau ne se trompe pas. La vertu même personnifiée, modeste, les yeux baissés succède à la première ; bon jour, coquette, & toujours même langage, que le hazard seul peut appliquer une fois à propos sur mille, où l'application en sera contraire à toutes les convenances & au sens commun. On se rappelle les grosses injures que le beau Ververt prodiguoit, sans le savoir, à des chastes épouses du Seigneur, dans une sainte Maison.

Les *B* les *F* voltigeoient sur son bec....
Est-ce donc-là l'esprit & la science
De ce Ververt, si chéri, si prôné ?....
Quelles horreurs chez nos Sœurs de Nevers !

C'est à l'homme seul qu'il appar-

tient de donner aux sons distinctement articulés l'expression de l'âme, l'énergie accentuée du sentiment & de la pensée, & de faire ainsi de la parole, l'interprête du cœur & de l'esprit, de les représenter l'une & l'autre par son moyen, sous les dehors qui peuvent leur être les plus favorables, ou de masquer éloquemment leurs défauts.

Si nous avions ici à nous entretenir de la parole considérée relativement à son organe physique, ce seroit le cas de parler de la machine ingénieuse inventée & exécutée par M. l'Abbé Mical, connue sous la dénomination de *têtes parlantes*, machine qui attiroit tout

tout Paris, l'année dernière; mais qu'on n'a pas vue avec aſſez d'intérêt, & dont l'Auteur méritoit plus d'encouragement. J'en dirai cependant quelque choſe.

La conſtruction de cette machine eſt fort ſimple; elle conſiſte dans un cylindre mis en mouvement par une manivelle. Toute la mécanique de l'ouvrage forme l'effet de l'aſpiration & de l'expiration, qui ſont l'un des moyens par leſquels s'opère le phénomène de la parole.

Les têtes parlantes prononçoient les phraſes ſuivantes à la louange du Roi. La première tête : *Le Roi donne la paix à l'Europe.* La ſe-

conde : *La paix couronne le Roi de gloire.* La première : *Et la paix fait le bonheur des peuples.... O Roi adorable ! Père de vos Peuples, leur bonheur fait voir à l'Europe la gloire de votre Trône.....* Programe publié par M. l'abbé Mical.

Il faut convenir que ces têtes parlantes ne rendoient pas très-distinctement, les nuances fines & légères, mais le talent reconnu de l'auteur pourra, sans peine, les perfectionner ; disons, avec MM. de l'Académie des Sciences, *qu'elles peuvent jetter un grand jour sur le méchanisme de l'organe vocal, & sur le mystère de la parole : que cet ouvrage est digne*

de mériter l'approbation d'une compagnie ſavante, par ſa nouveauté, par ſon importance & par ſon exécution.

On a dit que, pour rendre cette machine plus parfaite & plus utile à la prononciation la manivelle du cylindre pourroit être diſpoſée de manière qu'elle décrivît la circonférence d'un cercle dans ſon évolution; qu'il ne s'agiroit, pour marquer le rapport qui ſe trouve entre les ſyllabes longues & brèves, que de graduer le cercle.

Ce procédé, une fois exécuté, ſur les différentes langues de l'Europe, nous offriroit, dans ſes réſultats, une règle certaine, & pro-

pre à mesurer les rapports proportionnels à la durée des syllabes, dans la prononciation des différens peuples.

Il n'y auroit rien de plus facile que d'adopter à la machine parlante, un clavier composé d'autant de touches, que l'on compte dans la langue, de sons & d'articulations. Alors, nous aurions un clavecin vocal, qui exécuteroit à volonté, des mots, de la même manière que nos clavecins ordinaires exécutent des sons musicaux.

On sait qu'une articulation n'est autre chose qu'un son de voix modifié par une ou plusieurs touches de l'organe vocal; qu'une diph-

tongue est composée de plusieurs voix élémentaires, dont la première, qui se prononce avec rapidité, fait l'office de consonne, de touche, d'articulation, par rapport à la seconde voyelle sur laquelle se fait le repos.

Ainsi pense M. l'abbé de Montmignon (*a*). Il présente, dans son Système de prononciation figu-

(*a*) Voyez un Ouvrage qui a pour titre : *Système de prononciation figurée, applicable à toutes les langues, & exécuté sur les langues françoise & angloise*, à la fin duquel l'Auteur (M. l'abbé de Montmignon) a ajouté une explication des avantages que présentent les têtes parlantes de M. l'abbé Mical.

rée, &c., un tableau par lequel on peut, dit-il, s'aſſurer que quatorze voix élémentaires & vingt-deux articulations, compoſent toute la richeſſe de la prononciation françoiſe, d'où il conclut que (d'après ces trois obſervations tirées de la nature de l'articulation, de la diphtongue & de ce tableau) le clavier du clavecin vocal n'exigeroit qu'une très-petite quantité de touches, pour ſatisfaire à tous les problêmes de prononciation.

L'analogie, continue M. l'abbé de M., eſt frappante entre les têtes parlantes & un clavecin..... Le clavecin vocal feroit très-utile à un étranger pour apprendre la pro-

nonciation françoise, mais il faudroit que cette prononciation fût notée au-dessus des mots qu'on voudroit faire rendre.

Ceci donne aussi l'idée d'un clavecin de couleurs appelé oculaire, par le moyen duquel on pourroit apprendre aux sourds & aux muets la valeur des sons, en leur mettant sous les yeux des signes indicatifs des différens sons voyelles & articulés, &c.

Les sons s'exécutent dans les clavecins ordinaires, par le moyen de touches & de sautereaux que ces touches font monter, de manière qu'ils frappent & mettent en jeu les cordes musicales.

Imaginons un clavier composé de trois rangs de touches : un pour les voix élémentaires, un deuxième pour les dipthongues & autres voix composées, & un troisième pour les articulations. . . . .

Il y aura aussi trois rangs correspondans de sautereaux. Chaque sautereau sera surmonté d'un petit étendard, au centre duquel sera gravée la figure du même caractère imprimé, sur la touche qui fait monter le sautereau.

Le clavecin ordinaire est recouvert par une tablette supérieure, ainsi que le sont tous les clavecins. On pratiquera à cette tablette trois rangs d'ouvertures, qui parcour-

ront toute la longueur des regiſtres ; & elles ſeront ménagées de manière qu'elles ſoient perpendiculaires, chacune au rang de ſautereau, qui lui répond.

Ces ouvertures ſont deſtinées à faciliter l'aſcenſion des petits étendards, que les touches feront monter au-deſſus du couvercle.

Le jeu du clavecin oculaire eſt auſſi ſimple que ſa conſtitution. Pour en faire uſage, il n'eſt beſoin que de connoître les caractères de l'alphabet figuré.

Voulez-vous préſenter aux yeux du ſourd & muet le ſigne indicatif du ſon A, qui eſt le premier ſon voyelle élémentaire ? frappez la

touche marquée du caractère de l'alphabet figuré qui le désigne ; alors le sautereau mis en mouvement fera sortir, & monter au-dessus de la tablette du clavecin, le petit étendard, qui montrera la figure & le caractère indicatif du son A. On connoit que des procédés semblables doivent être employés à l'égard de tous les autres sons voyelles.

Si je veux représenter une articulation qui commence par une consonne, je frappe d'abord la touche d'articulation, qui fait monter le caractère de cette consonne; & je frappe ensuite la touche voyelle, qui fait monter le signe

voyelle. Ainſi, pour avoir le mot *pain*, je frappe la touche *P*, & enſuite la touche voyelle *ain*; les deux ſautereaux mis en mouvement, font monter au-deſſus du clavecin, les deux ſignes, *P* & *ain*, & en les aſſemblant, j'ai le mot *pain*.

Le clavecin oculaire peut être un véritable clavecin de couleurs; il ne s'agiroit que de colorer les touches, de diſtribuer ſur le clavier, les tons de couleurs principales & leurs nuances dégradées; de manière que le nombre des couleurs égalât le nombre des ſons voyelles & des ſons articulés.

Nous avons ſept claſſes diſtinctes

de consonnes dans la langue françoise ; & il y a sept couleurs principales dans la Nature. On pourroit, à chaque division de consonnes, affecter une couleur principale & les nuances qui en dérivent. Les diphtongues & autres voix composées seroient représentées par la combinaison des couleurs employées pour exprimer les voyelles élémentaires, dont ces diphtongues sont composées.

Chaque petit étendart doit être coloré de la même maniere que la touche qui le fait mouvoir. Les couleurs feroient donc, dans le clavecin oculaire, l'office, & rempliroient toutes les fonctions des

des lettres, des caractères de la parole. Parler, c'est prononcer & combiner des sons voyelles & des sons articulés; parler avec le secours du clavecin oculaire, ce seroit représenter & combiner des lettres; & l'écriture du clavecin oculaire seroit un assemblage & des combinaisons, variées à l'infini, des couleurs & de leurs nuances dérivées.

La machine parlante de M. l'abbé Mical étant disposée, ce système que nous (M. l'abbé de Montmignon) venons de décrire, réuniroit le double avantage d'être un clavecin vocal & un clavecin oculaire. Quel secours n'offriroit-elle

point alors aux muets, aux ſourds, & aux ſourds & muets!

Les muets recevant, des mains de l'art & du génie, un ſupplément à l'organe de la parole, acquerroient, par ce bienfait, une nouvelle exiſtence ; & ils n'auroient plus la douleur de ne paroître dans la ſociété que pour affliger, par la vue de leur malheur, la ſenſibilité de ceux qui en ſont témoins.

Le ſourd, ſi ſouvent mélancolique, toujours triſte de ſe voir, pour ainſi dire, hors de la ſociété des hommes mêmes avec qui il vit, par l'impoſſibilité d'entendre & de converſer, retrouveroit en quelque ſorte, l'organe de l'ouie,

ſur la tablature du clavecin oculaire, où ſeroient tracés les caractères qui repréſentent les ſons & les articulations. Il oublieroit une partie de ſes privations, en ſe livrant au plaiſir de voir & de lire la parole, dans le jeu & dans les combinaiſons des touches diverſement colorées, & dont les mouvemens pittoreſques, en frappant les yeux d'un ſpectacle agréable, communiqueroient nettement & rapidement la penſée, par le moyen de ces ſignes conventionnels.

Enfin l'Art auroit la gloire d'Achever l'ébauche de la Nature, dans les ſourds & muets. Il donneroit à cette claſſe d'hommes diſgraciés,

tout l'équivalent qu'il est possible de substituer aux deux organes qui leur manquent. Ce secours inappréciable, les faisant entrer en communication avec les autres hommes, leur procureroit les moyens de développer & de mettre en exercice leurs facultés intellectuelles & morales. Nous n'aurions plus à gémir de voir ces malheureux, ravalés pour la plupart, par le défaut de leur organisation, presqu'au niveau de la brute.

L'imagination va au-devant de tout ce que l'on pourroit ajouter pour faire valoir l'utilité d'une machine qui imiteroit le timbre de la voix humaine, avec assez d'exac-

titude & de fidélité pour détermi-ner la valeur des ſons voyelles & articulés, leur intonation & leur proſodie.

M. l'abbé de Montmignon a cru devoir rendre l'idée de ſon clave-cin oculaire par un tableau gravé. Il eut mieux fait, ſans doute, de trouver un homme de l'Art qui lui auroit fabriqué ce clavecin. (La gra-vure ne pouvant produire un effet auſſi ſenſible) le Public jugeroit mieux de l'invention.

Au reſte M. l'Abbé de Montmi-gnon n'a pas prétendu, ſans doute, s'arroger le mérite de cette belle invention : on ſait à qui elle eſt due.

Passons à l'article des langues. Adieu, Mon cher Comte; je vous embrasse mille fois.

Mes hommages respectueux à l'aimable Comtesse.

Et moi aussi, je veux être le *papa* du petit Comte.

APPROBATION.

J'AI LU, par l'ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, un Manuscrit intitulé: *le Mentor universel, Education Morale*, N° I. La partie de l'Éducation physique ayant réuni tous les suffrages, celle-ci promet un succès aussi complet. Je n'y ai rien trouvé qui ne puisse en faire désirer l'impression. A Paris ce 14 Février 1785.

Signé, DE SAUVIGNY.